

posséder une grande fortune. Laissons faire Mme Prudence et nous verrons après.

Aujourd'hui j'ai de l'argent et j'espère bien n'en plus jamais manquer. Hé, hé, elle doit gagner gros dans son commerce, Mme Prudence.

Restée seule, la marchande à la toilette s'était mise à réfléchir. Longtemps, la tête dans ses mains et pelotonnée dans un fauteuil, elle s'absorbait dans ses pensées.

Nous ne dirons pas toutes les idées qui jaillirent successivement de son cerveau ; mais elle laissa échapper le secret de ses réflexions et de sa pensée quand, appelée par Elisabeth, elle se leva en murmurant :

— Il faut que mon fils épouse la fille du marquis de Mimosa.

XVIII.—LES TRISTESSES DE GEORGETTE

Le lendemain matin, Forestier prenait le chemin de fer à la gare d'Orléans pour se rendre à La Palud.

Ceux qui l'auraient vu la veille entrer dans la boutique de la marchande à la toilette n'auraient pu le reconnaître. La métamorphose était complète. Le gendre d'hier à la mise si piteuse, avait maintenant tout à fait bon air. Le garçon élégant et distingué d'autrefois réparait. L'or qu'il avait dans sa poche lui donnait une sorte de cranerie.

Un coiffeur lui avait fait une tête superbe, et avec sa redingote noire, recouverte d'un parlessus marron, son chapeau à haute forme et la reste de sa toilette d'une correction rigoureuse, le misérable avait tout à fait l'apparence d'un honnête bourgeois de Paris.

Il arriva à La Palud et se mit tout de suite en quête de renseignements.

On lui apprit que le vannier Reboul avait hérité d'un parent, lequel tenait un hôtel dans la petite ville de Monthlery, près de Paris, et que le vannier, sa femme et Georgette, leur fille adoptive, avaient quitté La Palud pour aller demeurer à Monthlery.

On lui dit aussi que les époux Reboul avaient pris possession de l'établissement du parent décédé et que, l'année suivante, la pauvre Mme Reboul était morte. Quant à la petite Georgette, qui avait été aimée de tout le monde à La Palud, on pensait qu'elle était toujours à Monthlery avec son père adoptif.

Forestier n'avait plus rien à apprendre du moment qu'il savait où était sa fille.

Il s'empressa de quitter La Palud et de regagner la gare du chemin de fer afin de se rendre à Monthlery. Mais, disons-le, la tendresse paternelle n'était pour rien dans cette hâte qu'il avait de se rapprocher de sa fille.

Il arriva à Monthlery et se demanda ce qu'il allait faire. Prendre d'abord tous les renseignements qui pourraient lui être donnés au sujet de la jeune fille ; ensuite, verrait-il Georgette et lui parlerait-il ? Ça, c'était à examiner ; il ne pouvait pas prendre une décision sans avoir réfléchi. Cependant il avait au moins la curiosité de voir par ses yeux si Georgette était bien cette charmante et gracieuse jeune fille dont on lui avait fait le portrait à La Palud ; si elle avait quelque chose de la beauté de sa mère ; si, enfin, il y avait en elle l'étoffe d'une riche héritière espagnole.

Donc, au lieu d'entrer au "Faisan doré" pour s'y faire servir à déjeuner, il alla s'attabler non loin de là, dans un débit de vins où sur sa demande, on lui donna à manger une côtelette et des pommes de terre frites.

En prenant lentement son café et en fumant un cigare avec une égale lenteur, il questionna la maîtresse du lieu, laquelle, curieuse et bavarde comme la plupart des débitantes des petites villes, mit une extrême complaisance à lui répondre.

Elle n'avait pour maître Reboul qu'une médiocre estime et elle détestait la servante Clarisse avec laquelle le matin même, au marché, elle avait eu, selon son expression, une forte prise de bec.

Forestier fut servi à souhait. Il apprit beaucoup plus de choses qu'il n'en voulait savoir. Toutefois, il ne fut point désagréable d'entendre faire un pompeux éloge de sa fille par la matrone. Mais il éprouva une vive contrariété quand la cabaretière ajouta :

— Mlle Georgette, bien sûr, ne restera plus longtemps dans cette baraque ; c'est ce que tout le monde dit ; — elle finira un de ces matins par dire son fait à l'ivrogne et à sa guenon, et elle décampera. Elle se placera sous la protection d'un beau jeune homme de Paris, un artiste, qui se nomme Paul Lebrun et qui vient souvent à Monthlery, non pas tant pour dessiner des paysages et prendre des vues, comme il voudrait le faire croire, que pour se miser dans les beaux yeux noirs de Mlle Georgette.

— Et vous pensez que la jeune fille aime ce jeune homme, cet artiste ? demanda Forestier.

— Je le pense et j'en suis sûre ; Mlle Georgette ne le dit pas, mais c'est facile à voir.

— Diable, se dit en lui-même Forestier, je ne m'attendais pas à cela ; voilà qui pourra singulièrement déranger les projets de Mme Prudence auxquels je suis associé. Oh ! ces petites filles, elles ont à peine quitté l'école que, déjà, elles pensent aux choses de l'amour.

Rien ne passe inaperçu dans une petite ville ; les moindres faits y donnent lieu à des suppositions, à des commentaires. Si prudent qu'il eût toujours été, la présence de Paul Lebrun à Monthlery avait été remarquée et l'on avait facilement deviné la raison de ses fréquentes visites dans la localité et au "Faisan doré." D'ailleurs il avait été vu causant avec Georgette ; cela expliquait tout.

Et si l'on ne disait pas encore tout haut que l'artiste aimait Georgette et que Georgette aimait l'artiste, ce n'était déjà plus un secret pour personne.

Forestier paya sa dépense, remercia la femme des renseignements qu'elle avait eu l'amabilité de lui donner et sortit de la boutique.

— Qui peut-il être, ce monsieur-là ? se disait la marchande de vins en suivant du regard son client de passage, qui remontait la rue lentement et d'une allure indécise ; oh ! bien certainement un Parisien, venu tout exprès à Monthlery. Au fait, ça pourrait bien être le père du jeune homme... Ma foi, je suis contente de lui avoir fait l'éloge de cette bonne et honnête petite Georgette ; bien contente aussi de lui avoir dit ce que je pense de cette canaille de Reboul et de sa servante, une saleté ! Eh bien, mais, pourquoi donc Mlle Georgette n'épouserait-elle pas cet artiste, ce jeune homme de Paris.

Forestier arriva devant le "Faisan doré." Devait-il entrer dans l'établissement ? Il était toujours hésitant.

Il vit Georgette, près de la fenêtre, occupée à un travail de couture.

— C'est elle ! se dit-il.

Et il ne put s'empêcher de tressaillir.

— Matin, murmura-t-il, elle est vraiment bien jolie !

Il plongea son regard dans l'intérieur de la salle du café où il ne vit personne. Ça l'encourageait à entrer ; mais il hésitait encore. On aurait dit qu'il craignait de se laisser aller à un attendrissement qui pourrait le trahir. Mais non, c'était les projets de Mme Prudence qu'il craignait de desservir.

Enfin, sortant brusquement de son indécision, il pénétra dans la salle du café.

La jeune fille leva la tête, regarda cet homme, qui lui était inconnu, et gracieusement, de sa voix douce :

— Que desirez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

— De la bière, s'il vous plaît, mademoiselle.

Georgette se leva, alla chercher une bouteille de bière et un verre, qu'elle mit sur la table de marbre blanc la plus rapprochée de la fenêtre à laquelle s'était assis le client.

Cela fait, elle reprit sa place et son travail.

— Tout à fait charmante, beaucoup mieux que sa mère, se disait Forestier ; tout de même ça me flatte d'être le père d'une aussi belle fille. Mais pourquoi diable a-t-elle un air si triste ? Je comprends, on lui fait la vie dure par ici et elle souffre, la pauvre petite ! Gredin de Reboul, va !

L'attitude de Georgette était rêveuse, mélancolique ; son joli visage portait l'empreinte d'une douleur profonde et l'on pouvait remarquer sur ses joues pâlies des traces de larmes mal essuyées.

C'est que depuis quelques jours Georgette pleurait souvent en pensant à Paul qu'elle n'avait pas revu depuis ce que M. Delmas lui avait appris, à Paul qui ne reviendrait probablement plus à Monthlery.

A ce moment elle était seule dans la maison. Clarisse était allée au village voisin et Reboul, n'ayant personne pour boire avec lui et faire sa partie de cartes, avait laissé à la jeune fille la garde de l'établissement pour aller se promener du côté des ruines de l'ancien château.

Maître Reboul pouvait s'absenter facilement aussi, car excepté les dimanches et jours de marché, on ne voyait plus guère de clients au "Faisan doré" ; ils disparaissaient peu à peu.

Tout en buvant à petits coups son verre de bière, Forestier ne quittait pas des yeux la jeune fille ; il était comme en admiration devant elle.

La tristesse répandue sur les traits de Georgette donnait un cachet tout particulier à sa beauté de brune, que faisait ressortir encore un rayon de soleil se jouant dans les frissons de sa chevelure d'un noir d'ébène.

— Certainement, pensait Forestier, on en peut faire une riche héritière d'Espagne, on pourrait même en faire aussi bien une princesse.

Il se leva et, comme distrait, il alla jeter un regard dans la salle du restaurant, à travers la porte vitrée, puis revint à sa table.

— Mademoiselle, dit-il aussitôt, si je ne me trompe pas, vous êtes seule dans la maison ?

— Sûre en ce moment, oui, monsieur.

— J'en suis enchanté, car nous allons pouvoir causer pendant quelques instants.

— Mais, monsieur... balbutia la jeune fille, regardant l'inconnu avec surprise et une vague inquiétude.

— Oh ! ne vous effrayez pas, mademoiselle Georgette ; je vais vous dire tout de suite, si je puis ain i vous rassurer et vous disposer à m'écouter, que c'est uniquement pour vous voir et causer avec vous que je suis aujourd'hui à Monthlery.

— Mais qu'avez-vous donc à me dire, monsieur ? interrogea la jeune fille, qui, en pensant à Paul Lebrun, devint toute tremblante.

— Rien qui puisse vous être désagréable à entendre.

— Il va me parler de Paul, pensa Georgette qui avait peine à contenir son émotion.

— Vous devez bien penser, mademoiselle, que je ne serais pas venu vous trouver si j'étais un messenger de mauvaises nouvelles.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— J'ai à vous faire une révélation qui va beaucoup vous surprendre : mademoiselle Georgette, vous n'êtes pas la fille de Célestin Reboul.

— Je le sais, monsieur, je ne suis que sa fille adoptive.

— Vous aviez à peine deux ans lorsque vous avez été trouvée à La Palud, dans une étable à moutons.

— C'est vrai, monsieur ; mais personne n'ignore cela à La Palud et on la sait un peu aussi à Monthlery, répondit la jeune fille avec un commencement d'impatience.

— Oui, mademoiselle, mais ce que vous ignorez et ce que nul ne sait, excepté moi et une autre personne qui vous portons un vif intérêt, c'est que vous aviez été confiée à une brave femme, qui s'était chargée de vous élever ; c'est que des ennemis de votre famille, ayant intérêt à vous faire disparaître